

J'ai écrit mon premier poème à Tabriz et je l'ai mis dans *L'Usage du monde*. Tabriz était tellement chagallien et poétique sous cette épaisse couche de neige, avec ses ombres noires, titubantes. Je l'ai fait pour m'amuser. C'est au Japon que je me suis vraiment mis à en écrire, parce qu'il y a dans le monde japonais – dans le monde entier d'ailleurs, mais c'est au Japon que je l'ai senti le plus fort – des instants à la fois très brefs et très complets qui ne peuvent pas être rendus par la prose. Des choses qui ont besoin de la forme du poème, d'une poésie très visuelle, très laconique, très courte – ce n'est pas par hasard que les Japonais ont créé la forme de poésie la plus courte qui soit, le haïku : dix-sept syllabes. Et tout à coup, pensant à des spectacles, à des moments heureux ou de déconfiture totale, parce qu'à voyager seul dans cet été torride, souvent dans des paysages ingrats – ils sont beaucoup moins beaux que les estampeurs ne l'ont fait croire –, il y a des moments où vous vous dites : qu'est-ce que je suis venu faire dans cette espèce de cul du monde ? Et ça, ça doit être dit en poèmes.

Il y a des perceptions qui ont besoin du laconisme, d'une économie, que l'écriture soit condensée. Mais ce n'est pas fait de façon délibérée. On ne se met jamais à sa table en se disant, je vais écrire un poème. Le poème, on le reçoit toujours, tandis qu'on va chercher un texte en prose. Les poèmes se présentent comme poèmes. Je sais qu'il ne peut s'agir de prose. Une ou deux choses viennent, des couples de mots, en quelque sorte une amorce de dictée ou une visite. Alors j'essaie de développer autour de ce noyau dont, quelquefois, je ne comprends pas ce qu'il me veut. Je laisse alors dormir cet embryon un mois, puis il me reprend, et soudain je réalise de quoi il s'agissait. À ce moment-là je peux le terminer. D'autres fois, je le jette à la corbeille parce qu'il est resté ce qu'il était.

Il y a eu de longues périodes où je n'avais pas le temps d'écrire de la prose. Pour la prose, il me faut du temps continu. Même si je ne suis pas à ma table, même si je passe la moitié de ma journée à fendre du bois ou à planter des fleurs, il ne faut pas que j'aie autre chose à faire, d'autres soucis, que le téléphone sonne pour un document. J'ai rarement eu la possibilité matérielle de trouver un tel temps.